

Le court-circuit

Max KOHN, psychanalyste, écrivain

Dans son premier roman qui vient d'être publié, *L'oubli*, de Frederika Amalia Finkelstein, la narratrice, Alma-Dorothea (elle se fait prénommer Alma et elle cache le reste), âgée de 20 à 25 ans, raconte que son grand-père maternel, Jacob, né le 12 décembre 1912 à Cracovie (la même année qu'Eva Braun, née le 1^{er} janvier) a fui la Pologne pour échapper aux nazis en croyant prendre un bateau pour New York qui en réalité l'a amené à Buenos Aires, et cela est à l'origine de sa vie. C'est un court circuit.

Ce livre parle de la position subjective d'une jeune fille contemporaine qui ne peut pas s'en sortir avec les effets de la Shoah. Elle voudrait en finir, oublier, et elle oppose le devoir d'oubli au devoir de mémoire. Elle se réfugie derrière les écrans de toutes sortes et elle pense même que le suicide d'Hitler a fait que celui-ci a échappé à tout jugement par les Alliés, et est à l'origine des écrans comme refuge de l'oubli nécessaire pour vivre. Hitler a gagné la guerre. Elle se plonge avec délectation dans les jeux vidéo, mange des sucreries, fréquente les fast food, vit une vie d'enfant avec son corps de jeune fille qui n'apparaît pas dans le livre comme ayant une sexualité. C'est un enfant dans un corps de femme, mais elle pense trop n'importe quand à la Shoah. Ce sont surtout des images, des évocations de mort, mais sans que cela soit relié à des sujets vivants. De même, nous avons très peu d'éléments biographiques dans son texte, sur sa famille, ses parents. Elle parle seulement de son frère, de leur univers d'enfant.

C'est un témoignage fort sur ce qui peut bien se transmettre à plusieurs générations d'écart de la Shoah qui a elle-même détruit plusieurs générations en même temps. Elle constate qu'elle n'a pas d'émotions et elle évoque Denise

Bimbad qui apparaît dans un documentaire où elle raconte que marcher à Bergen Belsen au milieu des cadavres, ne la touchait pas parce qu'il n'y avait pas de vie, donc pas d'émotion. Elle veut que les morts la laissent tranquille. Elle aimerait bien se confier à une machine capable d'émotion. Ce n'est pas le cas. C'est pour elle un déficit. Peut-être qu'elle écrit pour cela.

Frederika Amalia Finkelstein

L'OUBLI

Roman



La narratrice n'a aucune peur d'oublier l'extermination des Juifs. Elle veut même qu'on lui fiche la paix avec cette histoire pour survivre. On lui demande un jour si son grand-père est mort à Auschwitz et elle répond que c'est à Buchenwald. Elle ment parce le ton de la question était décalé par rapport à l'objet. Elle-même est décalée dans le texte. Sa mémoire est déchirée en mille morceaux dispersés dans le temps, elle est précédée par trois quarts de vide.

Son grand-père a été le héros de sa fille, la mère de la narratrice, Alma. Elle ne sait pas comment supprimer les morts qui envahissent ses pensées, ses visions et ses rêves. Elle les écoute pour qu'ils la quittent et s'en aillent. Il n'y a rien de vivant là-dedans, pas de gens réels évoqués. Elle les voit en noir et blanc. Elle ignore leur demande. Ils deviennent des personnages de jeux vidéo. Elle n'a que l'événement et il ne disparaîtra pas, celui de la Shoah. Elle pense qu'il n'y a plus qu'à être là. Elle a raison. Toutes générations confondues, que peut-on bien faire d'autre ? Etre là avec ça. Dans l'univers des écrans, elle regarde un instant détaché de tous les autres instants, pas une image. Son rapport au temps est un immense chaos. Les écrans lui ont donné un autre rapport au monde, au temps. Les écrans nettoient la mémoire. Elle ne sait plus qui elle est, quel jour c'est, elle est devant les écrans. Elle sort du fleuve de l'Histoire. Elle est née. Cela ne s'annule pas. Il y a une généalogie de l'émotion où sont entrés les chevaux, les trains, les voitures, dans les romans, dans les films. Ses émotions manquent. Elle est, sans généalogie, il n'y a que son grand-père. On ne sait même s'il est vivant ou mort. Elle dit qu'il est mort et puis qu'il est vivant. Qui est vivant et qui est mort ? Jacob a tout fait pour oublier sa vie. Elle se situe du côté de sa mère avec cette admiration pour le héros. Mais elle, où est-elle ? Elle dit être un être perdu, elle manque de traces. Le contrecoup du court-circuit, c'est l'errance. On perd le sens du raisonnement quand on fait un court-circuit, quand on contrarie le destin, ou le soi-disant destin. L'oubli donne toute sa place au virtuel. ■

(1) Finkelstein F.A., *L'oubli*, Paris, Gallimard-L'Arpenteur, 2014.